Document généré le 31 mai 2025 09:54

XYZ. La revue de la nouvelle

Comme un lundi

Lalie Walker

Numéro 81, printemps 2005

Nouvelliers bretons

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3357ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Walker, L. (2005). Comme un lundi. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (81), 68–72.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Comme un lundi

Lalie Walker

Dimanche midi. Tout est calme.

Les veaux sont à l'église, se dit-il. Tant mieux. Il a fait vite. Trop ? Bah, ça serait bien la première fois qu'on se plaindrait qu'un livreur fasse vite.

D'un doigt raide, il enfonce le bouton de la sonnette. Se crispe.

Ça commence mal, merde !

C'est viscéral, il ne supporte aucun bruit. Sauf celui du moteur de sa mobylette. Un ronronnement plutôt qu'un bruit. Certains jours, il a l'impression qu'elle lui roucoule des mots doux. Histoire de lui rappeler qu'il tient bien le guidon de son engin. Et celui de sa vie ? Va savoir…

Il appuie de nouveau sur la sonnette.

Décidément, ça s'annonce très mal.

La porte s'ouvre. Apparaît un homme, la quarantaine bien tassée.

— Bonjour, fait Éric, évitant son regard. C'est pour…

Du fond de l'appartement retentit une sonnerie. Éric sent ses abdominaux se contracter, écrase légèrement le carton contenant une Quatre Fromages géante.

— Bon, ben, entrez, et asseyez-vous le temps que je réponde…

Tout compte fait, ça s'annonce plutôt bien.

Refermant derrière lui, Éric dépose le carton à pizza sur la table, et se laisse tomber sur une chaise.

Il a le trac.

Y a des trucs qui ne s'improvisent pas dans la vie. Même en face d'un veau. Faudra faire avec. Trac ou pas trac, quand faut y aller…

L'image de son père, voûté par une vie de servitude, s'infiltre sous ses paupières. Il l'entend encore répéter *quand faut y aller, faut y aller*. Et pour ça, rien à dire, le paternel, il y a été… Jusqu'à en claquer.

Bon, comment je m'y prends ?

Il enfouit ses mains dans les poches de son blouson.

À gauche, un couteau. Un cran d'arrêt. Mortel. À droite, un flingue. Cet abruti de Scotto aurait pu lui fournir un silencieux. Un truc moderne, quoi. Qui fait pas de bruit.

Bon, y fait quoi, l'autre ?

Ce genre d'affaire, faut régler ça vite. Sinon…

Flingue ou couteau ? Couteau ou flingue ?

Couteau.

Pour éviter le bruit, et les voisins qui viendraient s'en mêler. Quoique les voisins, en général, ils évitent, et ils la ferment.

De toute façon, il s'en fout. Ce qui se passera après, ça n'existe pas. Pas vraiment. Pas encore.

Sur la télévision repose un cadre rectangulaire. À l'intérieur, la photo d'une femme et d'un petit garçon. Bah, tant pis ! Ou tant mieux, pense-t-il, l'estomac à l'envers. Qui voudrait d'un veau pour père, hein ?

Ses yeux se posent sur le visage de la femme.

On dirait la meuf de Scotto…

Blonde, belle, jeune. Ça le rassure. Il se dit qu'elle a tout pour lui trouver un autre père, au môme.

Il renifle, s'apprête à cracher par terre, quand l'homme revient. Ses yeux rencontrent ceux d'Éric. S'il prenait le temps, il y apercevrait le reflet de sa mort qui remonte à la surface de la pupille.

– Ah ! oui, la pizza ! Bon, je vous dois combien ?

Éric ouvre la bouche. Rien ne sort. Pas l'ombre d'un euro. Son souffle se cherche une issue de secours, surgit finalement sous forme de hoquet. D'une rare violence. Il se plie en deux.

— Vous… Ça ne va pas ? demande l'homme.

Si en plus je dois appeler un toubib… Ça va faire cher, la pizza !

Il s'approche, pose une main sur son épaule. Courbé, le sang battant ses tempes, Éric sursaute. Lui tire une balle dans la jambe.

— Merde ! jure-t-il tout bas. J'avais dit le couteau.

Le bruit de la détonation claque dans sa tête. Se mêle aux hurlements de l'homme qui recule en gémissant. Se rapproche du téléphone. Éric se jette dessus, arrache les fils. Ouf ! Au moins, il ne manque pas de réflexes.

— Putain, ma tête ! grince-t-il.

Ce qu'il a mal au crâne !

Tout au fond de lui résonne encore la déflagration. Juste à côté des nerfs. Le bras tendu, il tient son arme dirigée sur l'homme. Tant bien que mal.

— Mais… qu'est-ce qui…

— T'occupe, répond Éric d'une voix fluette.

Il tire une deuxième balle. Dans le bras gauche de l'homme, qui hurle.

— Arrête de gueuler, crie Éric, ou bien j'te… j'te…

Tout ce bruit qu'il faut pour abattre un homme !

Qu'est-ce qu'il disait, l'autre crétin de Scotto, déjà ?

Qu'il n'y avait rien de plus facile que de tuer. Surtout un veau, parce qu'ils ont peur de tout. Alors, un flingue, tu parles que ça les fait taire.

Conneries, pense Éric. Et combien y a d'balles dans cette saloperie ? Manquerait plus que j'tombe en rade de munitions, tiens !

L'homme s'accroche, mourir le terrifie. Il recule encore, heurte le meuble où trône la télévision. Le cadre à photos tombe et se brise sur le sol.

— Ça porte malheur, siffle Éric.

Il respire comme un asthmatique. Comme un type qui a peur. Vraiment peur. Faut pas croire, abattre un homme de sang-froid, ça demande de l'entraînement. Et l'entraînement, ça lui fait défaut à Éric. Pas eu le temps, ni l'occasion.

C'est son premier contrat. Plutôt juteux. Et pour la bonne cause, paraît-il. Empêcher la construction d'une tour en béton. Près de chez lui, le long de la mer, histoire de gâcher le paysage, et l'avenir. Encore du béton au pays des Bretons ? Pas question. Faut protéger le site et défendre son territoire, lui avait balancé Scotto en guise d'arguments incontournables. Dommage, se dit-il, ça m'aurait fait du boulot. Mais bon.

— Va pas aimer ça, Scotto…

De petits et quasi éteints, les yeux de l'homme virent au cauchemar démesuré.

— Qu'est-ce que… vous avez dit ? ânonne-t-il.

Éric sent la panique galoper en lui.

— Rien… rien du tout, bafouille-t-il.

Son doigt se raidit sur la détente. L'arme expulse ses dernières balles dans un vacarme assourdissant.

Par terre, l'homme est allongé. Ne bouge pas.

Plus ?

Passant près du cadre brisé, Éric se saisit de la photo qu'il fourre dans la poche arrière de son jean.

Merde ! Y respire encore, ce con… C'est pas vrai, mais j'suis maudit, moi, maudit de chez maudit !

En apnée, il se baisse.

D'une voix faible, l'homme prononce : « Ottavio Scotto… fils de… »

Le déclic du cran d'arrêt siffle dans l'air.

— Comprends pas, fait Éric.

Une main lui enserre la gorge. Terrifié, Éric joue du couteau. Rate le cou. Vise les yeux. Encore raté. D'un coup de rein désespéré, il parvient à se dégager.

Pantelant, il se relève, balance un violent coup de pied dans les côtes de l'homme.

— Putain de merde ! rugit-il. Mais tu joues à quoi, hein ? T'es en train d'crever, et tu joues encore au con !

— Scotto… fait l'homme, agonisant. C'est…

— C'est qui, quoi ? aboie Éric, en faisant tournoyer son couteau…

Le cœur ? La gorge ?

— Mon frère, expire l'homme.

Éric se fige.

Scotto, enfant d'salaud, songe-t-il, atterré. La famille, putain ! c'est sacré.

Du bout de sa basket, il touche l'épaule de l'homme. Aucune réaction. Écœuré, il range son couteau. Son regard tombe sur les éclats de verre. Il lui semble presque entendre le cadre lui crier : « Rends-moi ma photo, espèce de voleur ! »

Descendant l'escalier à la manière d'un somnambule, il croise une femme qui tient un petit garçon par la main.

Elle reconnaît le blouson des livreurs de pizza et s'arrête.

— Vous êtes le livreur ? demande-t-elle en souriant.

Un sourire qui donne à Éric l'envie de poser sa tête sur son épaule. Un si joli sourire. À se damner…

Scotto, enfant d'salaud.

— Je parie que mon mari aura oublié de vous donner un pourboire, fait-elle en plongeant la main dans son sac.

— Comment ça va ? demande le petit garçon.

— Com… comme un lundi, répond Éric, assommé.

— Tenez, fait la femme, arquant un sourcil. Et merci d'être venu si vite.

Face à son absence de réaction, elle lui colle deux euros dans la main.

— Dis au revoir au monsieur, Léo.

— Au revoir au monsieur, fait Léo.

Scotto, fils de pute ! Et dire que j'ai repeint ma mob pour ton plan foireux…

Dehors, il reste un moment debout, à fixer sa mobylette qu'il déteste soudain. Il sait bien qu'il est foutu, mais il n'ira pas en prison tout seul. Ah ! ça non, sûrement pas !

C'est pas rien quand même, un frère. C'est le fils de son père ou de sa mère. Le même sang.

Ça pardonne pas de tuer les siens !

Puis, sans hésiter, il enroule son énorme antivol en plastique autour du guidon. Sort un briquet de sa poche, et la photo. Il sait que ça va rameuter tout le quartier, mais il doit le faire. C'est plus fort que lui. De toute façon, tôt ou tard, les flics lui tomberont dessus, alors…

Une épaisse fumée noire monte au ciel. Des flammes lèchent dangereusement le réservoir. Personne ne bouge. L'air est immobile. En attente.

Avec une étrange fixité qui dissuade les plus curieux d'approcher, Éric regarde sa mobylette brûler. La seule chose qu'il possédait. Le seul cadeau de son père.